L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 16 MAI 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI, 16 MAI 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Curtis & Walmsley, à la Bourse des Encanteurs, un llot de terre de valeur dans le Deuxième District.

Par John H. O'Connor, à la Bourse des Encanteurs, résidence à deux étages dans le Premier District; aussi, actions.

Par le Sherif, à la Bourse des des Encanteurs, plusieurs terrains et bâtisses.

Par Spear & Escoffier, chez Mme Veuve Au glade, coin Bourbon et Conti argenterie, objets en plaqué.

LE DEFICIT DU TRÉSOR.

Ce que tous les citoyens sensés du pays avaient prévu—à l'exception peut-être de ceux dont c'était le devoir et le métier de le prévoir et de le prévenir—est arrivé. Le déficit du Trésor est énorme. Il dépasse aujourd'hui $50,000,000 de $404,880 ; soit 252,024,400 francs. Et cela, en pleine paix, sans qu'on se soit permis la moindre dépense extraordinaire, sans que l'Etat ait entrepris des travaux publics de la moindre importance, et alors même qu'il rogne de tous les côtés, qu'il fait attendre et pâtir des gens à qui il doit, qu'il ne paie pas, et qui ont un besoin absolu de l'argent qui leur revient de droit. Le déficit ne fait qu'augmenter, chaque jour. Il a augmenté de $5,105,517, pendant les 13 premiers jours du mois courant.

On avait cru trouver une mine d'or dans l'impôt sur le Revenu. On avait, prétendait-on, sous la main un moyen infaillible de se passer désormais des droits sur les sucres, que les criailleries des ennemis de l'industrie sucrière indigène avaient rendus impopulaires. Qu'en est-il résulté? La loi a été frappée d'interdit, dès le premier jour. Les collections ne se sont pas ou se sont mal faites. Bon nombre de ceux-là mêmes que frappait la partie de la loi restée valable, ont refusé d'aller faire leur déclaration.

Tout n'est pas dit sur cette loi malencontreuse, puisque la Cour Suprême n'a pas encore prononcé sur elle un arrêt définitif. Mais il n'y a pas grand secours à espérer de ce côté. Il est reconnu par les hommes réputés compétents que, si la loi est déclarée inconstitutionnelle, le déficit s'élèvera à $60,000,000—300,000,000 de francs, et que, dans le cas où la constitutionnalité de la loi serait maintenue, il dépasserait encore $55,000,00, soit 275,000,000 de francs. La belle avance!

Y a-t-il donc eu malversation? Non ; on n'en trouve de trace nulle part. Ceux qui attaquent le plus vivement l'administration de Washington sont forcés de reconnaître son honnêteté.

Il devient alors évident que le budget des recettes repose sur une base fausse, que, tel qu'il est, il ne peut couvrir les dépenses les plus indispensables, et que l'on s'amuse à rouvrir, à creuser de nouveau l'abîme de la dette, que l'on avait eu tant de peine à combler à moitié, depuis vingt-cinq ans.

Il ne sert de rien aux démocrates de dire que la faute de tout ce qui se passe retombe sur le parti républicain qui a créé cette déplorable situation. Quand cela serait vrai—ce que nous sommes loin de contester—n'était-ce pas le devoir de ce parti d'y remédier, puisque le pays lui avait donné le pouvoir expressément pour remettre un peu d'ordre dans ce désordre et relever les finances de l'Etat. Pourquoi n'a-t-il pas eu le courage d'exposer nettement la situation et de démontrer qu'il fallait en revenir aux anciens impôts, sous peine de n'avoir que des budgets déséquilibrés? C'est là la seule voie de salut. Pourquoi s'obstiner à suivre des errements que l'on est forcé de trouver funestes et ruineux?

"Le miroir de mariage."

Dans ce neuvième tome des *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps*, la "Société des anciens textes français" offre une édition excellente de l'ouvrage le plus considérable du vieux poète champenois. C'est, sous une forme semi-allégorique, une satire en plus de 12,000 vers, dont voici succinctement le sujet:

Quatre faux amis, *Désir, Folie, Servitude* et *Feintise*, exhortent *Franc Vouloir* à se marier, "pour avoir lignée et continuer son espèce". Ils lui vantent la dignité du lien conjugal, loué par l'Ecriture elle-même, ainsi que les vertus et les charmes d'épouses dévouées et fidèles. Quoique peu soucieux, semble-t-il, d'aliéner sa liberté, *Franc Vouloir*, cependant, croit devoir consulter *Répertoire de Sciences*, son ami véritable. Celui-ci,—après avoir, en une épître qui forme les trois quarts de l'œuvre, amplement discouru des imperfections et malices des femmes,—déclare que le vrai sage doit fuir le mariage et ne se donner qu'à l'étude ou à la vie religieuse. *Désir* et ses compagnons qui ne manquent pas de combattre vivement l'avis du docte conseiller, sont, à leur tour, réfutés par *Franc Vouloir*, lequel, décidément, incline au célibat. Nous ignorerons toujours la conclusion définitive du *Miroir de Mariage*, demeuré "non complez, pour la mort qui trop tost survint à l'auteur".

C'est sur ce thème très simple qu'Eustache Deschamps a composé l'une des plus piquantes satires qui aient été dirigées contre les femmes. Avec une inépuisable érudition, il s'est attaché à démontrer que "mariage n'est que tourment, quelle que soit la femme, de quelque état qu'on la prenne, laide ou belle, riche ou pauvre". Il s'est plu à décrire "les pompes et grans bobans des dames"; à retracer, en de bons contes, "les divers engins et aguais que femme appareille à son mari, s'il ne consent pas à sa voulenté"; à montrer les pauvres maris en butte au mille malices des belles-mères; à lancer, enfin, chemin faisant, des traits satiriques contre certains prélats et gens de justice, dont les figures complètent bien ce curieux tableau de la vie et des mœurs à la fin du quatorzième siècle.

L'ÉLOQUENCE SACRÉE.

On parle beaucoup, à Florence, de récentes prédications d'un dominicain français, le P. Clérissac, qui a prêché en français dans la nouvelle église catholique anglaise de Saint-Joseph (ce qui, soit dit en passant, semble d'un cosmopolitisme assez réussi). Les Florentins sont toujours en un goût très vif pour l'éloquence religieuse : sans parler de Savonarole, on se rappelle que c'est dans leur ville que le P. Agostino de Montefelta a obtenu, il y a quelques années, un succès d'enthousiasme tout à fait extraordinaire. Les sermons du P. Clérissac s'imposent, paraît-il, par la puissance de la dialectique ; mais ils sont d'une éloquence sobre et discrète, sans beaucoup d'ornements, qui contraste avec les habitudes plus brillantes et les recherches fleuries des prédicateurs italiens. Il se distingue encore d'eux par la parcimonie et le choix de ses citations : un des rares auteurs qu'il invoque,—le croirait-on? — c'est Taine, pour lequel il déclare professer une profonde admiration. Après avoir prêché un carême de dix sermons, destinés aux hommes et aux femmes, le P. Clérissac a ouvert une nouvelle série réservée aux hommes seulement ; et un auditoire nombreux et attentif est venu se presser au pied de sa chaire.

Au Pôle Nord en ballon.

A la dernière séance de l'Académie des science, il a été question d'une note transmise à la compagnie par M. Mittag Leffler, le géomètre suédois bien connu. Ce travail est relatif à un projet d'exploration du pôle Nord en ballon, étudié par M. Andrée, de Stockholm, et que l'Académie de Suède a pris sous son patronage.

Le savant suédois écrit qu'il serait heureux que l'Institut de France voulût bien s'y intéresser à son tour.

Le projet de M. Andrée est des plus simples et peut se se résumer en quelques mots : le ballon, qui pourra tenir l'atmosphère pendant trente jours, emportera trois explorateurs. La direction voulue du ballon sera obtenue en mettant à profit certains courants aériens à peu près constants à certaines époques déterminées de l'année. Le ballon emportera enfin pour trois mois de vivres, etc., etc.

Tout cela, on le voit, comme la solution du problème de Christophe Colomb, est d'une simplicité extrême.

M. Blanchard fait observer qu'il croit absolument à l'existence d'une mer libre au pôle. Ce qui le prouve, dit-il, ce sont les migrations de certains oiseaux remontant vers le nord du côté des régions arctiques. Or, ces palmipèdes ne se dirigeraient pas chaque année vers le pôle, si leur instinct ou l'expérience ne leur disait pas qu'il y a là du poisson pour les nourrir, c'est-à-dire une mer libre et une température propice à l'hivernage.

Après cet argument qui frappa tout le monde, un ingénieur présent à la séance et qui s'est occupé beaucoup de navigation aérienne, raconte à plusieurs membres qu'il a été témoin, la veille même, d'une tentative très réussie de l'utilisation des courants. Un ballon venant du nord-est et contenant deux aéronautes a opéré sa descente en plein champ de courses de Longchamps, vers quatre heures du soir.

Après avoir assisté à la fin de la course, les voyageurs sont remontés tranquillement dans leur nacelle et le ballon a repris, aux applaudissements de tous, sa route en sens inverse, c'est-à-dire vers Paris.

DÉMONSTRATIONS ARABES.

Le départ des contingents mahométans, mis en marche d'Algérie à destination de Madagascar, a donné lieu à des démonstrations dont on aurait cru les Arabes incapables et dont on ne saurait suspecter la sincérité. Les conseillers municipaux indigènes, les riches musulmans, les imans s'en sont mêlés avec un entrain très remarquable et même très significatif. A la mosquée de Sidi-Abderraham, à Alger, l'iman Ali ben El-Hadj Moussa a prononcé une allocution dont voici un passage.

Maintenant, ô! vous, troupe de soldats musulmans des provinces algériennes envoyés aujourd'hui par la libre volonté et la fermeté de l'âme puissante du pays pour combattre où vous savez, en vertu de légitimes nécessités politiques, sous la haute action du gouvernement de la République française, je vous exhorte d'abord à vous inspirer de l'exemple que vos prédécesseurs, vos frères tirailleurs, ont donné dans nombre de combats restés célèbres où les a conduits la France depuis de longs jours.... avec la fermeté du cœur et la marche toujours en avant, sans qu'on ait jamais vu d'eux le recul ou le retour en arrière, au point que s'étaient répandus et qu'on cite encore avec orgueil les faits d'armes des tirailleurs conduits avec habileté par leurs chefs français sur le sol du Tonkin. Beaucoup d'entre eux s'étaient aussi arrêtés d'abord devant le tombeau de ce grand marabout, ce saint renommé, le 27 septembre 1883, et ils emportaient au moment de la lutte, flottant au-dessus de leurs têtes, trois drapeaux, dont deux portaient, en caractères arabes, le nom de ce pontife; aussi la vaillance de leur cœur, leur courage et la parfaite direction de leurs chefs leur valurent-ils la conquête de sept villes tonkinoises.

SOLDATS EMPOISONNÉS.

Dix-sept soldats viennent de mourir empoisonnés, à Vitré, par des conserves américaines.

Ces conserves dataient de 1878. Elles avaient donc dix-sept ans.

Il faut dire qu'elles avaient été reconnues immangeables et nuisibles. Seulement, au lieu de les détruire, savez-vous ce que l'on fit?

On les enterra.

Alors il se passa une fois de plus ce fait inouï, monstrueux, dont l'administration de la Guerre ne se lasse pas d'être victime.

On fit pour ces conserves ce que les chaudronniers Allez firent pour leurs bidons.

On exhuma les boîtes de conserves, on les badigeonna et de nouveau on les présenta à l'administration de la Guerre, qui, prise encore une fois au piège, les accepta.

Et voilà comment dix-sept soldats viennent de mourir empoisonnés à l'hôpital de Vitré; trente-quatre autres soldats y sont malades et probablement sont aussi empoisonnés.

On croit que le ministre de la guerre va se livrer à une enquête qui, d'ailleurs, fait remarquer une feuille parisienne, est des plus faciles, et qu'il n'hésitera pas à livrer aux tribunaux les misérables mercantis qui ne craignent pas, dans l'espérance d'un gain frauduleux, de commettre de tels crimes.

Il faut que ces gens là soient punis avec toute la rigueur des lois.

Ils ne sont pas des voleurs, ils sont des assassins.

Les familles des soldats ainsi empoisonnés doivent être vengées doublement. La loi est armée pour donner la plus ample satisfaction à la vindicte publique, et elle est armée aussi pour infliger à ces malfaiteurs des amendes et des dommages-intérêts tels, qu'un châtiment sévère serve d'exemple aux autres et leur ôte définitivement l'envie de recommencer.

Notes et Souvenirs du Marquis de Dreux-Brézé.

Ils portent en sous-titre la mention : "Pour servir à l'histoire du parti royaliste—1872-1883"; et ce ne sont, en effet, que des documents épars et assez mal présentés sur les onze dernières années que vécut le comte de Chambord. Seulement, comme ils émanent d'un homme qui se trouva, durant cette période, dans l'intimité immédiate et continuelle du prétendant, et qui fut mêlé de très près à une série d'événements politiques, ils sont curieux en dépit d'une rédaction et d'une composition générale médiocres; ils servent au moins à certifier quelques faits déjà connus et à en révéler quelques autres que la plupart d'entre nous ne soupçonnaient sans doute guère.

La partie relative aux événements de 1873 et à la question du drapeau n'apprendra rien à personne d'absolument inédit. Peut-être n'en sera-t-il point de même du chapitre intitulé : *Léon XIII et la politique intérieure de la France.*

Bien avant que le cardinal Lavigerie eût prononcé à Alger, en 1890, son fameux toast à la marine qui impliquait l'adhésion du clergé au régime républicain, dès 1879, Mgr Czacky, nonce du Pape, avait pressenti M. de Dreux Brézé et ensuite M. de Blazas sur un nouveau programme à proposer aux conservateurs pour les élections de 1881. "Aux yeux du nonce, dit l'auteur des *Notes et souvenirs*, les divers partis, autres que le parti républicain, étaient définitivement vaincus: *il n'y avait plus lieu pour les royalistes à aucun espoir de restauration monarchique.*" On les invitait donc naturellement à abandonner leurs visées politiques pour se grouper sur le terrain des intérêts religieux; et naturellement aussi ils refusèrent. Mais la démarche de Mgr Czacky montre assez que, depuis longtemps, Léon XIII s'était rendu un compte exact de la situation intérieure en France et que son évolution vers la République ne fut que la réalisation d'un projet déjà ancien.

Le Chantier de Marine d' Alger.

Aurons-nous enfin, à Alger, le chantier de Marine que nous y attendons depuis si longtemps, et dont les travaux devraient être déjà commencés? car tout est prêt, les plans sont dressés, les matériaux peuvent être fournis rapidement. D'ici à un mois, on pourrait se mettre à l'œuvre, si l'argent avait été voté. Dans deux ans, l'Union aurait un beau chantier de Marine, où l'on pourrait construire les plus gros, les plus beaux navires, car les eaux sont très profondes, à Alger, et l'emplacement choisi est excellent.

Personne n'y fait opposition. Les autorités compétentes sont d'accord sur la nécessité d'un établissement de ce genre sur les plages du golfe du Mexique, et le choix d'Alger est approuvé par tout le monde.

La construction coûterait en tout $1,250,000. Ce n'est pas là une somme qui doive effrayer le Congrès. Il l'accordera, tôt ou tard, puisqu'il s'agit ici d'un établissement de nécessité publique. Le plus tôt possible, serait le mieux évidemment, puisque les hommes du métier en proclament l'urgence; mais nos législateurs ne sont guère sensibles qu'aux questions de la solution desquelles dépend leur réélection ou leur perpétuation au pouvoir.

Les hommes compétents disent encore qu'il faudrait qu'un pareil travail fût poussé activement et achevé, en deux ans tout au plus. Or, on connait la lésinerie du Congrès. On n'avait osé lui demander, cette année, que $200,000, et il les a refusés, ou plutôt, car il est engagé, il a remis le vote de l'allocation à plus tard. Si les choses continuent d'aller du même train, et si nos législateurs lésinent, comme à l'ordinaire, sur le chiffre des allocations annuelles, nous sommes menacés de ne pas jouir de ce Dock avant une dizaine ou une quinzaine d'années. D'ici là, une puissante flotte ennemie peut, plutôt dix fois qu'une, bombarder notre ville et brûler toutes nos plages du golfe. Ce n'est pas ainsi que l'entendent les autres nations; elles savent que, pour être respecté; il faut savoir en imposer aux autres et qu'on n'y arrive, qu'en possédant soi-même une forte marine. Ce ne sont pas les occasions de conflit qui manquent, depuis quelque temps; il en surgit à chaque instant et de tous les côtés. Quand donc le Congrès se rendra-t-il compte des nécessités de la situation?

MICROBES PARTOUT.

Nous savons, ou nous nous laissons conter, qu'il y a des microbes embusqués dans le tabac, le pain, les vêtements, les chaussures, le lait, le beurre, les livres....et les baisers, si l'on en croit un savant bactériologiste de la Grande-Bretagne. Des expériences faites en ce même pays démoutrent aujourd'hui qu'ils fréquentent aussi certaines pièces de monnaie, mais non toutes, car ils ont à ce sujet des sympathies et des antipathies fort prononcées. On a cultivé des microbes sur des pièces d'or; et le "jaune, brillant et précieux métal", a paru très favorable à leur santé: ils pullulent et se développent à merveille à son contact. L'argent, au contraire, les déprime sensiblement, et cette aversion pour le bimétallisme est si violent chez le bacille du choléra, qu'il ne s'approche jamais à plus de 5 000 mètres d'une pièce de dix sous. Enfin le cuivre ne se contente pas de déplaire aux microbes, il les tue en un quart d'heure environ.—La Providence, évidemment, a voulu réserver une compensation aux pauvres diables : leurs gros sous sont à l'abri de la contagion, tandis que les louis d'or du riche sont le repaire des animalcules les plus féroces.

Photographié chez la modiste.

—Ah! quel horrible chapeau vous avez là! Ces masses de fleurs, de plumes, de rubans à la Loïe Fuller! Pour qui est ce?

—Pour la duchesse de....

—Ah!.... Il n'est pas mal, en le regardant bien. Faites-moi tout de suite le pareil.

—Voulez-vous emporter celui-là? Je lui en ferai un autre; d'autant plus qu'elle n'est pas décidée à le prendre.

—C'est ce que je disais, il est hideux, gardez le!

LOUISIANE.

Correspondance de l'Abeille.

La semaine qui vient de se passer a été bonne pour nos campagnes. Elle a été pluvieuse; en quelques endroits même, l'eau a été très abondante. Il en est résulté une pousse extrêmement rapide. Le plant de cannes, par exemple a énormement gagné; il a reconquis bien vite le temps perdu. Les souches elles-mêmes de la réussite desquelles on doutait beaucoup, ont montré une vitalité à laquelle on ne s'attendait pas, ou l'on ne s'attendait plus. Elles donneront un bon rendement.

On ne fondait pas grand espoir sur le maïs; il était languissant. Les pluies l'ont ranimé. Il est maintenant d'une belle couleur. Si le temps continue à se montrer favorable, nous en aurons une abondante récolte.

Nous en dirons autant des champs de riz qui sont superbes; le riz vient bien et à point.

Nous n'avons plus, à présent, à redouter qu'une trop grande abondance d'ondées qui pourraient faire pousser trop rapidement les mauvaises herbes et encombrer les plants.

—Une autre nouvelle qui va réjouir nos planteurs. Nous l'avons, du reste, déjà annoncée, plus d'une fois. La révolution cubaine a fait monter considérablement le sucre, aux Etats-Unis. La hausse s'est produite dans les prix du sucre raffiné, ainsi que dans ceux du sucre brut. Cette hausse peut s'évaluer à un demi-cent la livre; et il est à croire que cette hausse sera continue; probablement, les événements contribueront puissamment à la maintenir.

Nous n'avons qu'à féliciter nos planteurs, fabricants de sucre brut ou raffiné, qui ont pu attendre et conserver leurs produits en magasin. Ceux-là—et ils sont nombreux—feront d'assez beaux bénéfices. La hausse, en effet, est d'au moins un demi cent la livre. Voilà, pour eux, le moment d'envoyer leurs seconds et leurs troisièmes sucres au marché. Si, surtout, la loi sur le revenu est battue, l'avenir pour eux est très encourageant. Si, par hasard, cette loi malencontreuse était rejetée par la Cour Suprême des Etats-Unis, le gouvernement serait, bon gré mal gré, forcé d'en revenir aux anciens droits d'entrée sur les sucres de provenance étrangère.

DE TOUT UN PEU.

La mort récente de Pierre Zaccone rappelle l'attention sur les romans feuilletons et sur les procédés ingénieusement employés par les auteurs pour tenir leur public en haleine.

Chronologiquement le premier truc a été le fameux : "Quelle était cette main? quelle était cette tête?", suivi de: "La suite au prochain numéro", qui a eu pour inventeur Frédéric Soulié, dans un roman aujourd'hui oublié.

Mais c'est encore Ponson du Terrail qui a le plus adroitement tenu ses lecteurs haletants par ses façons de suspendre l'intérêt. Il est allé jusqu'à laisser une phrase inachevée, de façon à ce qu'on crût à une erreur typographique.

Pendant vingt-quatre heures, le lecteur n'a pas su si un des personnages principaux du roman était ou n'était pas tombé du haut d'un toit incendié dans une rivière qui passait dessous. L'émotion fut intense....

L'exposition des Beaux-Arts à Berlin a été ouverte par le ministre des cultes.

Dans l'allocution qu'il a prononcée, le ministre a surtout fait ressortir la satisfaction qu'il éprouvait de la participation des artistes de l'Allemagne du Sud et de l'étranger, surtout des artistes français.

Il a exprimé l'espoir que cette participation se renouvellera l'année prochaine.

Les journaux sont unanimes à constater que les envois des peintres français et américains sont le clou de l'exposition.

On parle d'une dame Chevillard, en France, qui avant l'âme chevillée au corps s'obstinait, malgré ses cent ans bien sonnés à ne pas lâcher la rampe de l'existence.

Mme Chevillard est dépassée par une demoiselle Marguerite Chemin, de Belmont (Loire), qui, évidemment ne s'ennuie pas non plus en route, puisqu'elle a aujourd'hui cent-onze ans et ne demande qu'à continuer.

Marguerite Chemin est née à Cours (Rhône), le 14 janvier 1784, et elle est venue se fixer à Belmont il y a quatre-vingts ans environ.

La pauvre fille est bien connue des habitants de la localité et des pays voisins et elle ne vit que des aumônes qu'on veut bien lui faire.

Le doyen des pigeons voyageurs

Un habitant de Berchem, près d'Anvers (Belgique), possède un pigeon voyageur, depuis vingt-cinq ans.

Le vétéran des concours, qui a pris sa retraite, termine sa longue vie au milieu d'un repos bien gagné.

Le sacre de Nicolas II.

Vient de partir, pour Moscou, une commission spéciale chargée, par le cabinet de l'Empereur, de constater l'état dans lequel se trouvent, à l'heure qu'il est, les insignes du sacre et tous les autres objets qui devront figurer dans cette solennité, pour qu'on puisse faire à temps les réparations nécessaires.

Le sacre aura lieu l'année prochaine seulement, au mois de juin ou d'août.

Voyageurs arrivés à l'hôtel Grunewald.

G R Decker, Dayton, O; I P Mitchell, C D Loudenback, Urbana, O; Mme I A Brown, Boston; A W Skellman, Ohio; Jno A Conley et femme, Cincinnati; W P Wade, N Y; G D Marshall, Phila; Jacob Dear, England; Geo Baldwin, B K Coffman, Chicago; J Thorborn, femme et enfant, Mme J Lesgne, Gal., Tex; Mme L Twetes, Mlle Edith Palmer, Chenowett, Ill; J C Bartuington M E Palmer, Chicago; E Corneys, San Erncisco; W D Johns, Miss; H N Street, Gloster, Miss; W I Ganong, ville, L Kerk et femme, Angleterre; L Gilbert, Biloxi; H Camp, Lumberton Mis; B H Pring, St Louis; W M Duncan, Natchez; E E Roby, Morgan City; M S Hogue, Lac Charles, Lne; Mme Jos Bloch, Opelousas, Lne; Jno Benson, Detroit; W H Powell, femme et enfant, Canton, Miss; Sam'l P Schwing, Plaquemine; H E Sexles, ville.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

Troubles en Svrie.

Berlin, 15 mai—Une dépêche reçue de Beyrouth, un port de la Syrie, annonce que le gouverneur Turc de cette ville est parti pour Saor afin d'apaiser une révolte résultant de troubles entre les chrétiens et les mahométans.

Elections en Angleterre.

Londres, 15 mai—Après l'élection de la division Wallworth, de Newlington, hier, dans laquelle James Bailey, un conservateur, a obtenu le siège au Parlement, par 2,676 voix contre 2,105 au Col. J. Colquhoun Read, un libéral, augmentant le nombre des conservateurs de la Chambre des Communes, puisque le siège était précédemment occupé par le défunt Wm Saunders, un radical, on annonce ce matin que l'élection d'un représentant de la division ouest de Dorset, en remplacement du défunt Henry R. Farquharson, conservateur, a eu pour résultat la nomination du colonel Williams, le candidat des conservateurs unionistes.

Les suffrages se sont répartis de la façon suivante : Col. Williams, 3,538 ; G. Wood Homer, indépendant, 2 325. Toutefois, le colonel Williams a obtenu 175 voix de moins que M. Farquharson qui avait obtenu 3,691 votes. D'un autre côté, M. Homer, supporté par l'association libérale de Dorset a reçu 488 suffrages de moins que le candidat du Home Rule aux dernières élections, M. C. T. Gatty.

Explications.

Londres, 15 mai—Le *Chronicle*, de Kobe, ayant publié un long exposé des méthodes de l'agence du *Central News* dans la publication des dépêches d'Orient, faisant spécialement allusion à une dépêche datée de Wei-Hei Wei que le *Times* de Londres et d'autres journaux ont publié le 8 février, le *Times* a envoyé l'article du *Chronicle* au *Central News* pour une explication. Ayant reçu une réponse, le *Times* s'exprime ainsi :

Le télégramme qui nous a été remis par le *Central News* contenait 655 mots. Plus des deux tiers du message avaient été fabriqués à Londres, comme il a été admis.

Dans ces circonstances, nous ne pouvons que publier le rapport du Kobe Chronicle et laisser nos lecteurs se former une opinion sur la valeur d'une dépêche que, par fausse représentation, nous avons publiée.

Le *Times* donne ensuite l'article en entier du *Chronicle* de Kobe, démontrant en détail comment les dépêches du *Central News* sont amplifiées, et comment la dépêche du 8 février, supposée venir de Wei Hai Wai, venait en réalité de Tokio et de Yokohama, et comment la description et les détails de la bataille étaient imaginaires.

Nous nous sommes longtemps demandée, dit le *Chronicle* dans l'article dont il est parlé, comment le *Central News* pouvait fournir à ses clients de longs télégrammes d'orient, dont chacun d'eux, s'il était réel, coûterait une fortune, et qui contenait des informations que ne connaissaient même pas ceux qui se trouvaient sur le théâtre de la guerre.

Le problème est facile à résoudre ; tout ce qui était nécessaire était de judicieusement ajouter à la teneur d'un télégramme suffisamment que pour les expéditeurs ne puissent plus le reconnaître, et le livrer comme dépêche spéciale du théâtre de la guerre.

Nouvelles Américaines.

La Malle dans l'Alaska.

Washington, 15 mai,—Deux nouvelles routes postales dans l'Alaska vont être bientôt inaugurées. La plus courte a soixante milles de long et va de Nutchak à Orea.

La malle sera portée une fois par mois pendant sept mois de l'année.

Pendant les autres cinq mois la communication des deux villes avec le reste du monde est interrompue par les glaces.

L'autre route va de Sitka à Chilkat où se trouvent les plus riches mines d'or connues de l'Alaska. Elle passe par Juneau et s'étend sur une longueur de cent vingt milles. En été la malle sera transportée par steamer ou par canot sur la rivière, et en hiver par des traîneaux sur la neige. Le service sera fait tous les mois.

Exportation Américaine.

Washington, 15 mai.—Le consul général en Suisse, M. Richman, a envoyé au département d'Etat un long rapport préparé par le consul Kemmler, à Horgen, sur le sujet de l'importation en Suisse de machines et de la quincaillerie américaines

C'est à la suggestion du consul général que ce rapport a été préparé, et il en résume les conclusions dans une lettre de présentation.

Les divers consulats américains en Suisse, dit M. Richman, reçoivent constamment des catalogues et des circulaires des maisons américaines engagées dans la fabrication des machines et le commerce de la quincaillerie ; ces documents sont distribués aux négociants.

Mais le consul général ne croit pas que de bons résultats peuvent être attendus, car les brochures sont invariablement en anglais, et les Suisses, ne sont pas inclinés à donner des ordres sur des descriptions imprimées et préfèrent traiter directement avec des agents parlant français ou allemand munis d'échantillons.

Le but du rapport de M. Kemmler est de fournir aux maisons américaines toutes les informations possibles qui les aideront à introduire leurs marchandises.

Son rapport donne les détails de chaque article qui pourrait être fabriqué avec profit et importé en Suisse, et le prix de chacun.

Il suggère également aux Américains de prendre exemple des Français, des Anglais et des Allemands, et de fabriquer des articles de la façon la plus satisfaisante aux populations suisses, et de n'employer que les meilleurs matériaux.

Quelques machines américaines ont été envoyées en Suisse, et elles ont obtenu un réel succès. Il est établi qu'avec des efforts sérieux un marché important est ouvert en Suisse aux produits des fabriques américaines.

La Frontière du Vénézuéla.

Washington, 15 mai.—Suivant des informations reçues à Washington, d'importants documents anglais au sujet de la question de la frontière entre l'Angleterre et le Vénezuéla, pour laquelle les Etats-Unis ont proposé l'arbitrage, ont été trouvés à Hawaii.

L'assistant-inspecteur général des Travaux Publics, Curtis J. Lyons, les a examinés et a fait une carte accompagnée d'un rapport qui, dit-on, donne raison aux revendications du Vénezuéla, malgré les preuves mises en avant par les Anglais jusqu'aujourd'hui.

Senor Andrade, le ministre du Vénézuéla à Washington, dit que c'est la première fois que des documents envoyés par l'Angleterre sont utiles dans la controverse.

Les documents portés maintenant à l'attention du public ont été fournis à Hawaii quand ce pays était encore en monarchie et grandement sous l'influence de l'Angleterre.

Ils sont déposés dans le Bureau de l'inspecteur des Travaux Publics d'Honolulu, où M. Lyons a pu en prendre connaissance. La publication, le mois dernier d'une carte officielle de la Guyane anglaise lui a donné l'idée de faire des investigations.

En comparant la nouvelle carte avec celle envoyée il y a vingt ans, il a trouvé que la ligne de frontière était entièrement changée. La première carte donne la ligne que réclame le Vénézuéla ; la deuxième la place bien plus à l'ouest et comprend un territoire anglais d'environ 10,000 milles carrés que l'ancienne indique comme faisant partie du Vénézuéla. Ces 10,000 milles font l'objet de la controverse.

L'ancienne carte a été dressée par la Société Royale de Géographie d'Angleterre, et a été envoyée par le Foreign Office après avoir reçu l'approbation officielle.

Au cours de son rapport signé, M. Lyons dit que le territoire pris, comme le montre ces cartes, est de 10,000 milles carrés on plus, plus grand que le Massachusetts ou le Vermont.

Nous n'avons pas le moyen de savoir ce que le Vénézuéla réclame, mais il est très naturel qu'il réclame au moins que la Guyane Britannique se renferme dans les limites fixées par la carte première et officielle.

Le Choléra en Arabie.

Washington, 15 mai—Les avis du chirurgien-général de l'hôpital de la marine confirment les rapports annonçant la présence du choléra parmi les pèlerins mahométans se rendant dans le Hejaz, la terre sainte, mais ils ne sont pas de date aussi récentes que les dépêches envoyées à la Presse.

Les rapports envoyés au chirurgien-général par la commission sanitaire américaine à Constantinople, indiquent que depuis un mois l'état de choses est propice à une épidémie pendant l'été, et détaillent les efforts de la commission sanitaire nationale pour prévenir une telle éventualité, à cause de la facilité avec laquelle le choléra, une fois à la Mecque, se répand dans le monde entier.

Il ressort de ces informations, cependant, que la commission a éprouvé beaucoup de peine à accomplir des réformes sérieuses, à cause de la difficulté d'obtenir la coopération du gouvernement turc qui insiste pour considérer la question comme politique et non sanitaire.

Il paraît que les pèlerins sont taxés dix piastres chacun pour l'entretien du service sanitaire, mais la commission qui a le contrôle de ce fond refuse de l'employer en ce moment, et le gouvernement de la Porte maintient que comme cette taxe est levée dans ce but, il n'est que juste de l'utiliser.

Des mesures temporaires ont été prises dans l'île Caron, la station de quarantaine des pèlerins dans la Mer Rouge, pour prévenir, s'il est possible, la propagation de la maladie de cette place où elle semble s'être implantée, mais le commissaire des Etats-Unis dit que ce qui a été fait est illusoire.

Le Crime de San Francisco.

San Francisco, 15 mai—Le chef de police Crowley est menacé d'un procès en dommage par Théodore Durant, récemment arrêté sous l'accusation de meurtre de Minnie Williams et de Blanche Lamont.

Sur l'avis de ses conseils, Durant, au cas d'acquittement, intentera un procès en dommage au chef de la police qui a placé sa photographie dans la galerie des criminels. Les avocats des accusés déclarent être en possession de documents qui prouveront que les meurtres n'ont pas été commis par aucune des personnes fréquentant l'église, et que les accusés sont innocents.

Dans la mer de Behring.

Port Townsend, 15 mai—Le cutter des Douanes, Grant, a reçu de Washington l'ordre inattendu de se préparer immédiatement à prendre la mer. Il y a quelques jours, le ministère avait donné l'ordre au cutter de désarmer pour trente jours afin de subir des réparations.

Le travail était commencé lorsque l'ordre de le suspendre est arrivé, en même temps que l'ordre de se préparer à une croisière dans le nord de l'Océan Pacifique.

On pense que cette décision est causée par le refus des autorités anglaises de renouveler les règlements de la mer de Behring, et le désir du gouvernement des Etats-Unis de se mettre en communication avec ses navires surveillant cette mer.

D'après les arrangements présents, si des cutters saisissaient les navires britanniques en haute mer, pour violation des règlements, de sérieuses complications s'élèveraient entre les deux gouvernements. Dès que le Grant sera prêt à prendre la mer, il partira pour le nord à la recherche du capitaine Hooper, du steamer Rush, à qui il délivrera des dépêches du ministère.

Prise d'une ville par les insurgés.

New-York, 15 mai—L'attaque et la prise récentes de la ville de Banes par les révolutionnaires de Cuba, est confirmée par un des passagers du petit steamer à fruits Brixham, arrivé aujourd'hui de Gibara.

Les insurgés, au nombre de 300, ont hardiment attaqué la ville et s'en sont emparés après une faible résistance.

Martinez Campos.

New York, 15 mai—Une dépêche spéciale de la Havane à un journal de New York annonce que le général Martinez Campos est arrivé de Cienfugos par chemin de fer ; il a été acclamé par les populations loyales dans les villes qu'il a traversées.

On a décidé de commencer d'importants travaux publics dans l'île de Cuba, et d'entreprendre des réformes partout où il sera nécessaire. Les opinions les plus optimistes prévalent au sujet de la prompte terminaison de la guerre. Les autonomistes et les partisans de la réforme apportent leurs concours aux plans du général Martinez Campos.

Le Gouvernement Cubain supprime les dépêches.

New York, 15 mai—Une dépêche spéciale de Santiago au *World* dit qu'il est presque impossible d'envoyer de Cuba des nouvelles exactes aux Etats-Unis, au sujet de la révolution. Les informations expédiées par le télégraphe ou la poste sont supprimées par la censure qui agit d'après des instructions.

D'après les nouvelles apportées de l'intérieur par des personnes, il appert que toute la partie est de l'île, à l'exception des villes de garnison, est à la merci de bandes de pillards. Ils rôdent partout et s'approchent à quelques milles des villes.

Le village de Caney, à cinq milles seulement de Santiago, a été attaqué par une bande d'insurgés conduite par Victorio Garcon ; les habitants se sont enfuis terrorisés.

Les troupes du gouvernement serrent de près Maceo qui doit constamment changer son quartier général. Il était récemment campé sur une plantation de café dans les montagnes entre Santiago et Guantanamo.

Il a pu tenir une conférence avec ses premiers lieutenants et les délégués de près de six mille de ses partisans armés. Il les a consignés à différentes parties de la province, mais il a retenu deux mille hommes qu'il dirigera lui même.

Les recrues arrivent plus vite qu'il ne peut se procurer des armes.

Maceo menace de brûler les villes de San Luis, de Congo et de Christo, parce que les Espagnols les occupent comme base de ravitaillement. Son plan de campagne semble être de s'emparer des petites villes situées sur les lignes de chemin de fer.

Dans les escarmouches avec les guérillas, les espagnols n'ont éprouvé que des pertes insignifiantes. Les soldats persistent dans leurs efforts pour réprimer la rébellion.

Irrigation.